

L'ÉGLISE ET LES DÉFIS DU TROISIÈME MILLENAIRE

Depuis que Dieu s'est fait homme, Il s'est exposé à toutes les servitudes et vicissitudes de l'histoire humaine. Il a Lui-même affronté ses défis. Il a eu affaire d'abord avec le défi de la liberté de l'homme, cette aventure du va-et-vient entre le bien et le mal, entre le oui et le non de l'homme. Il a dû épouser les méandres de toutes les cultures avec leur alternance de progrès et de régression. On pourrait même dire que Dieu s'est laissé blesser par l'histoire des hommes. Alors Dieu peut-Il souffrir ? Il n'y a qu'à regarder la croix de son Fils pour voir en face ce terrible mystère.

L'Église subira le même destin. Elle aussi a dû affronter tous les défis des temps et des lieux. Car elle est le Corps du Christ prolongé à travers les siècles dans une succession d'agonies et de résurrections. Les disciples ne sont pas au-dessus de leur maître. « L'Église est-elle en crise ? » se demande-t-on à notre époque : elle n'en est jamais sortie depuis sa naissance sur la croix.

Comment va l'Église ?

“*Les choses vont-elles bien ou mal dans l'Église ?*”, demande le petit garçon curieux. “*Bien et mal*”, répond le Sage. Réponse ecclésiastique, dira-t-on, mais n'empêche que le Sage a raison.

Il est vrai que ce sont surtout les déficiences, les malheurs et les échecs de l'Église qui tiennent la une. C'est sans doute dû au moins autant aux lois qui régissent l'information et les médias, qu'à l'Église elle-même. Comme il y a toujours plus de lettres de doléance adressées au Conseil Communal, quand il n'y a pas de fleurs dans le parc public, que de lettres de remerciement quand il y en a, ainsi en est-il dans l'Église. La pelouse est jaune, dit-on. Mais on ne voit pas les touffes d'herbe fraîche qui régénèrent partout le jardin de l'Église.

Sans vouloir en faire un bulletin de victoires – il n'y a vraiment pas de quoi –, il y a des choses qui vont bien dans l'Église. Il y a des défis relevés et réussis. Pensons au renouveau biblique et liturgique. La Bible a fait son entrée dans tant de foyers et il y a des groupes bibliques partout. Et la messe du dimanche actuelle est à peine comparable à la grand-messe à trois prêtres et en grégorien, d'il y a cinquante ans. Partout des laïcs sont actifs dans les paroisses et, depuis de nombreuses années, la pastorale n'est plus l'affaire d'un seul homme-orchestre, le prêtre. Dieu seul connaît le nombre de groupes de réflexion et de prière, qui se réunissent chaque soir dans les maisons; quantité de nouveaux mouvements de spiritualité voient le jour; partout il y a un désir profond de prière et même de mystique. Sur les rayons des librairies et dans les bibliothèques, toute une littérature de spiritualité a succédé à la vague

de la nouvelle théologie tout juste après le Concile. Enfin, rarement l'Eglise, par une masse de professionnels et de bénévoles, s'est dévouée autant au tiers et au quart monde, aux marginalisés et aux exclus. En France, il y a le curieux phénomène des '*recommençants*' : ceux qui ont fait leurs adieux à l'Eglise et à la foi dans les années soixante, mais qui se rendent compte maintenant combien précieuses étaient les richesses de l'Évangile. Chaque année à Pâques, dix mille adultes reçoivent le baptême en France. Et en Hollande, il y a ce phénomène surprenant des '*nieuwe katholieken*' : gens généralement de type intellectuel, gens doués et de haut niveau culturel, quelque peu esthétisants aussi, il faut le dire. Non, tout n'est pas négatif en « *ce temps magnifique et tragique* », comme l'appelait Paul VI dans son fameux testament.

Les bonnes questions

Certes l'Eglise n'a pas la tâche facile : elle est assaillie par toutes les questions de notre temps, inédites et souvent même brutales. Elle les reçoit en plein visage. Le temps ensoleillé de la foi sans ombre et partagée presque par tous, au point d'avoir donné naissance à ce qu'on a appelé la '*civitas christiana*', la 'cité chrétienne', ce temps est passé. Il y a des nuages qui se sont glissés devant le soleil.

Mais est-ce tellement négatif ? S'il est vrai que l'Eglise éprouve des difficultés à répondre à l'interrogatoire implacable de la culture moderne, de la science, de la technique, de la culture et de l'opinion publique, il n'est pas moins vrai que notre temps pose presque toujours les vraies questions. La réponse est peut-être difficile à donner, mais c'est déjà un immense avantage de s'entendre poser les bonnes questions. Car une bonne question contient souvent en elle-même l'embryon de la bonne réponse. Même le fameux cas de Galilée - et Dieu sait comme il a embarrassé l'Eglise, presque jusqu'à ce jour - n'est pas resté sans fruit : il a obligé l'Eglise à accepter et à développer les règles d'une saine herméneutique de la Bible. En effet, la Bible ne doit pas et ne peut pas répondre à des questions qui ne sont pas les siennes. Elle ne dit pas 'comment' Dieu a créé le monde, elle affirme seulement que Dieu l'a créé.

Problèmes internes et externes.

L'Eglise est confrontée à beaucoup de problèmes : à l'intérieur et à l'extérieur. Regardons brièvement quelques problèmes internes à l'Eglise, pour consacrer notre attention surtout aux défis qui se situent à l'interface entre l'Eglise et le monde. Car c'est là avant tout que se situe l'enjeu.

Il y a le problème du sacerdoce, du célibat, des tensions entre Rome et la périphérie, de la morale sexuelle, des vocations et tant d'autres encore. Mais le vrai problème ne se situe peut-être pas là. Le problème : ce sont avant tout les peurs dans l'Eglise. Dans son livre '*Le christianisme en accusation*', l'historien René Reymond décrit ainsi les peurs de l'Eglise : « *Une sorte de fascination spirituelle pour le déclin d'abord, pour la faiblesse, qui est peut-être à rapporter à l'origine du message chrétien lui-même. Une peur aussi, devant les fautes de l'histoire et les zones d'ombre du passé, que l'invitation à la repentance proposée par Jean-Paul II a remise brutalement en avant. Devenus minoritaires, les chrétiens craignent également le contact avec le monde qu'ils jugent hostile et préfèrent parfois le repli sur leur propre identité. Enfin le refus de confronter véritablement la foi et l'intelligence, la raison et la démarche croyante* » (R. Remond, **Le Christianisme en accusation, p. 93**). Les vrais problèmes intérieurs à l'Eglise ne sont-ils pas avant tout les peurs des chrétiens eux-mêmes ?

Mais venons-en aux problèmes qui se situent à la frontière entre l'Eglise et le monde, nous souvenant que, comme chaque nuage qui se glisse devant le soleil conserve sur les bords sa frange lumineuse, chaque problème a aussi le mérite d'enrichir le questionnaire d'une question nouvelle et souvent essentielle. Comment donc ?

Regardons les choses d'un peu plus près. Presque partout triomphent les confusions éthiques et les comportements inadmissibles. C'est le nuage obscur. Mais jamais non plus on n'a réclamé de l'éthique avec une telle insistance. C'est la frange lumineuse. Certes les réponses fournies par l'opinion publique et les législations peuvent être inacceptables, mais ce sont néanmoins de bonnes questions que nous pose cette société. Notre société est devenue pluraliste avec toutes les conséquences que cela entraîne, comme la perte d'un consensus de base quant aux valeurs et aux règles morales. C'est un nuage. Et pour l'Eglise cette situation est particulièrement délicate. Mais ce phénomène a aussi son côté lumineux : l'appartenance à l'Eglise devient de plus en plus le fruit d'un libre choix, d'une décision personnelle. L'Eglise décroît quantitativement, mais elle a une conscience plus vive de sa valeur et de sa spécificité ; elle deviendra, espérons-le, plus fervente et plus unie comme tout groupe minoritaire. Et quand la société devient multiculturelle, la relation Eglise-société se mue en une relation de dialogue, dans lequel l'Eglise est tenue de pratiquer loyauté et esprit civique. Et du fait de la coexistence de diverses cultures au sein d'une même société, un climat de concurrence, un esprit d'émulation ou de prosélytisme est appelé à évoluer vers un climat de collaboration, d'ouverture et de tolérance.

Dieu et le monde de l'invisible

L'un des plus grands défis auxquels l'Eglise est confrontée, c'est le problème de l'existence de Dieu et du monde de l'invisible. Depuis la Renaissance et les débuts des sciences positives et de la technique à leur suite, il s'est produit dans la conscience humaine une sorte d'éclipse dans la perception du monde invisible et de Dieu. La naissance d'une culture dominée avant tout par la rationalité, l'efficacité, la rentabilité, et par le besoin de vérification, a fait que le quantitatif est devenu la mesure de toute réalité.

Tout juste après la deuxième guerre mondiale, le philosophe allemand, historien de la culture, Romano Guardini, stigmatisait déjà cette incapacité de l'homme contemporain de percevoir l'invisible. L'homme moderne, disait-il, a un point aveugle sur la rétine : il ne perçoit plus ce grand plan de réalité qu'est le méta-empirique, le non-vérifiable scientifiquement. Il est devenu incapable de regarder l'au-delà.

Cinquante ans plus tard, il n'est pas sûr que cette époque de déficience de notre regard sur ce qui se passe au-delà de l'horizon, perdure et jouisse de la même crédibilité. Notre temps en effet n'est pas un temps a-religieux. Sans doute n'est-il pas chrétien et encore moins ecclésial. Mais jamais peut-être au cours de l'histoire de la chrétienté, une époque n'a été aussi 'religieuse' que la nôtre, sauf peut-être celle du Bas-Empire où le christianisme est né et s'est développé. Mais il s'agit, maintenant comme alors, d'une '*religiosité sauvage*', religiosité avant tout avide d'ésotérique et de mystérieux. Elle reste fort narcissique : le 'moi' occupe le centre et prend plutôt Dieu à son service qu'il ne se met au service de Dieu. Or la vraie religion 'dé-centre' par rapport au moi. Et il manque à cette '*religiosité sauvage*' un ingrédient indispensable à la vraie religion : la conversion personnelle, dont elle fait en général l'économie. Mais il est hors de doute que cette religiosité joue un rôle non négligeable dans la tête et le cœur d'un grand nombre de nos contemporains.

Dans le même contexte, il y a le défi des sectes. Celles-ci sont marquées par ce qu'on pourrait appeler la 'miniaturisation' de la religion. L'homme contemporain aime le petit format, aussi en religion : sa préférence va au petit groupe 'cosy' et chaleureux, à la réduction de la Bible à quelques textes simples et clairs, à une morale stricte et simplifiée, à un culte où l'affectivité et l'émotion jouent un grand rôle. Enfin les sectes aiment un leadership ferme et bien profilé.

Quelles seraient les raisons d'un tel succès des sectes ? Certains répondent qu'on pourrait y voir la confirmation du phénomène de la sécularisation : « *Quand on ne croit plus en rien, on est prêt à croire à n'importe quoi* ». D'autres encore y voient la preuve évidente de l'échec des sciences et de la technique comme recettes de bonheur ou encore une conséquence de la bureaucratisation de notre société et de l'anonymat qui s'y développe. Certains enfin voient dans les sectes le réflexe normal de l'autoprotection de l'homme contre l'isolement : l'homme a un pressant besoin de communautés chaleureuses qui intègrent et guérissent.

Mais il se pourrait aussi que le succès des sectes soit la facture impayée des grandes Eglises, où règnent trop souvent l'anonymat, un dogme trop complexe, une morale compliquée et un culte célébré dans la froideur. Or, toutes les valeurs mises en évidence par les sectes appartiennent de plein droit au véritable Evangile de Jésus-Christ. Mais elles sont souvent laissées dans l'ombre et insuffisamment mises en honneur. Les sectes tendent aux grandes Eglises un miroir qui leur montre leurs rides.

L'Islam

Un autre problème pour l'Eglise est sans doute l'Islam. En maintes régions de l'Europe il occupe déjà la seconde place. Il est donc difficile de nier que l'Islam constitue un véritable défi. Il concerne d'ailleurs la société occidentale tout entière.

Il est incontestable qu'un certain Islam est difficile à intégrer : il est par trop monolithique. Foi, culture, langue, intérêts économiques et politiques, le tout forme un ensemble indissociable, à prendre ou à laisser. Dans sa forme extrême cela s'appelle le fondamentalisme. Cet Islam-là est un interlocuteur impraticable, surtout évidemment dans les pays où toute forme de réciprocité est refusée, comme en Arabie saoudite. Avec lui aucun dialogue n'est possible. Et nous sommes obligés de le dire à ses partisans, ne fût-ce que par simples honnêteté et probité intellectuelles. Mais il faudra le leur dire avec une certaine humilité, car les temps ne sont pas si lointains, où nous-mêmes, chrétiens, nous avons adhéré au principe du « *cuius regio illius et religio* » - 'le peuple doit suivre la religion du prince'.

Mais il y a aussi un autre Islam. Il a renoncé, lui, à ce monolithisme et il peut nous apprendre quelque chose de la grandeur et de la transcendance de Dieu, de la pratique régulière de la prière et du jeûne, du souci d'être conséquent avec sa foi jusque dans le domaine de la vie publique. L'Islam nous rappelle en effet avec force que la religion ne peut se laisser enfermer dans le domaine de la simple vie privée.

Le grandes religions orientales

Un autre grand défi – et de jour en jour il devient plus important et plus ardu – est celui que posent à l’Eglise les grandes religions orientales. Jusqu’il y a peu de temps connues uniquement par quelques rares spécialistes et un petit nombre de touristes, ces grandes religions orientales sont maintenant présentes massivement en Occident. Dans certains pays le bouddhisme est devenu la troisième religion, et de plus celle qui se développe le plus rapidement.

L’une des raisons du succès du bouddhisme, c’est que la sagesse du Bouddha se fonde sur une confusion subtile entre des techniques de maîtrise de la personnalité, des chemins de sagesse et de sérénité d’une part, et une religion proprement dite d’autre part. Il semble que le bouddhisme s’est assuré un monopole du cœur, et l’on oppose volontiers sa dimension pacifique à un fanatisme - d’ailleurs largement supposé - des autres religions.

Depuis quelques décennies, on parle dans l’Eglise de l’inculturation de la foi chrétienne dans des contextes ethniques et culturels différents de celui dans lesquels elle est née et s’est développée pendant de longs siècles. Et l’on pense surtout à l’Afrique. Or il est permis de douter que le véritable problème d’inculturation se pose principalement pour l’Afrique. Les cultures du continent noir sont jeunes et flexibles, malléables et relativement perméables à la foi chrétienne. C’est de la lave encore liquide, qui se mélange plus facilement avec ce qu’on y ajoute. Foi et culture en Afrique poussent ensemble comme une plante et sa greffe. L’interpénétration n’y est pas si difficile. Sur le terrain les faits en fournissent d’ailleurs la preuve.

Par contre, les cultures du continent asiatique ont presque cinq mille ans d’existence, et elles se sont entièrement constituées en dehors du contexte chrétien. C’est de la lave solidifiée, où la pénétration de la foi d’Abraham - qui est leur cadet de plus d’un millénaire -, s’implante beaucoup plus difficilement. Ce n’est pas pour rien que dans son encyclique « *Redemptoris Missio* », le pape Jean-Paul II écrivait que l’avenir du christianisme et de la mission se jouera avant tout en Asie.

Faut-il donc désespérer ? Que non. Il y a des précédents. Le christianisme, né dans la culture judaïque, a pu s’insérer harmonieusement dans le monde grec et dans sa culture, entièrement différente du monde sémitique. Emprunter à cette culture grecque le vocabulaire, la grammaire et la syntaxe pour exprimer les vérités chrétiennes nées ailleurs, était un défi incomparablement difficile. Mais il a réussi : un véritable miracle. Par après, le problème s’est reposé à maintes reprises pour la foi chrétienne, quand elle a rencontré la culture de Rome, celle des barbares, celle des slaves. Il se repose de nos jours chez nous, où la foi en vient aux prises avec la culture moderne et postmoderne du monde occidental. Car incarner le message et le style de vie chrétiens dans une culture fondée sur la rationalité, l’efficacité, le calcul, la rentabilité et un indéniable gonflement du moi, une culture qui vit le crépuscule des dieux et du monde invisible, une culture du doute généralisé, cela n’est pas non plus une sinécure. Le christianisme a toujours été en mal d’inculturation. Mais dans le siècle qui s’ouvre ce sera sans doute en Asie que se situera le grand enjeu.

Le Christ est-Il unique ou simplement l'un parmi les grands ?

Le problème qui vient d'être évoqué, est lié à un autre. L'apparition des grandes religions orientales a posé la redoutable question de l'unicité du Christ. Est-ce qu'Il est le seul en qui le monde est sauvé ou est-ce qu'Il n'est que l'un parmi d'autres dans la galerie des grands ? Le Christ est-il unique et incontournable, ou les hommes ont-ils le choix entre plusieurs sauveurs selon leurs préférences ?

Pour beaucoup de nos contemporains et en particulier pour des jeunes, il est devenu comme une évidence que toutes les religions mènent en fin de compte au même Dieu. Or, disent-ils, si tous les trains arrivent à la même gare terminus, pourquoi ne pas prendre le train qui s'arrête devant votre porte ? C'est le bon sens même ! Donc si vous êtes européen, faites-vous chrétien ; si vous habitez l'Asie, choisissez le bouddhisme, l'hindouisme ou le confucianisme ; enfin si vous êtes africain, choisissez l'animisme ou une autre religion du continent noir. Car tous les prophètes – le Christ y compris – ne sont que des lanceurs qui portent l'homme sur orbite. Une fois qu'il est arrivé là, la fusée peut être larguée pour se désintégrer dans l'atmosphère, puisqu'elle est devenue inutile. Le module lancé continuera sans difficulté son chemin.

Mais rien de tel ne se trouve écrit dans le Nouveau Testament. Pierre affirme dans le livre des Actes : « *Il n'y pas sous le ciel d'autre nom donné aux hommes, par lequel vous devez être sauvés* » (Act 4, 12). Nier le Christ comme l'unique Sauveur, c'est enlever de la révélation chrétienne son noyau et son cœur. C'est aussi tirer un trait sur de nombreux passages du Nouveau Testament.

Le christianisme prêche un Christ qui n'est pas qu'une fusée porteuse vers Dieu. Il est le Fils de Dieu lui-même et ne peut donc être largué à l'arrivée sur orbite. Mais jamais le problème ne s'est posé de façon aussi aiguë qu'à notre époque, parce que jamais les différentes grandes religions n'ont eu à cohabiter comme c'est le cas maintenant.

Le Christ est l'unique Sauveur'. Peut-être admettra-t-on qu'il soit un grand maître, un gourou hors du commun, un sage dont la bouche distille de sages conseils, un libérateur, un excellent pédagogue qui manie comme pas un l'art de l'image et des paraboles. Mais l'affirmation biblique va loin au-delà de tout cela : Il est le Fils du Dieu unique et le Sauveur.

Cette unicité du Christ a été mise particulièrement en lumière récemment dans un document romain intitulé *Dominus Jesus*, qui n'a pas manqué de susciter des remous. Ce document affirme avec force le caractère unique du Christ. Une des raisons de la mauvaise réception du document par le grand public est certainement l'allergie au sentiment supposé d'arrogance et de supériorité de la part de l'Eglise catholique ; elle est due en partie aussi à la concision avec laquelle les moyens de communication ont présenté un document fort long dans les nonante secondes d'un *scoop* de Journal Télévisé. Il est vrai aussi que le style un peu abrupt et sec du document révèle une fois de plus que l'Eglise n'a pas encore bien compris cette loi de la communication que *'the medium is the message'*, que *'le message c'est aussi sa présentation'*. Il ne suffit pas d'énoncer le message de façon claire et ferme, il faut encore que ceux à qui l'on s'adresse puissent le comprendre.

N'empêche que le vrai problème n'est pas là, qu'il n'est même pas à situer du côté de l'Eglise. Le vrai problème se trouve du côté du Christ, dans ce qu'Il affirme de Lui-même. La question de Caïphe : « *Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es, toi, le Messie, le*

Fils de Dieu », et la réponse du Christ qui suit : « *Tu le dis* » (Mt 26, 63s), voilà le problème. Dans la réponse du Christ. Dès lors il n'y a que trois issues. Ou bien l'on considère le Christ comme un fou, un déséquilibré, ce qu'on n'a pas manqué de faire, à en croire les évangiles ; ou bien Il est d'une arrogance blasphématoire et on l'élimine, ce que ne manquera pas de faire Caïphe en le livrant entre les mains des Romains pour être mis à mort ; ou bien Il dit vrai et on accueille sa parole dans la foi, comme des millions de chrétiens l'ont fait depuis lors. C'est donc au Christ qu'il faut signifier nos objections et nos hésitations, beaucoup plus qu'à l'Eglise : elle ne fait rien d'autre que de répercuter ce message déroutant à travers les siècles.

Il est presque entré dans nos gênes de penser qu'aucune religion ne détient la totalité de la vérité et que toutes les religions en détiennent quelques parcelles. L'Eglise elle-même d'ailleurs témoigne d'un grand respect vis-à-vis des autres religions et croyances. Les traditions non-chrétiennes ne sont pas à assimiler purement et simplement à l'erreur. Le Concile Vatican II dit explicitement qu'en dehors de l'Eglise catholique se trouvent des semences de vérité, des chemins qui peuvent mener à Dieu. Toujours selon le Concile, ceux qui, en dehors de l'Eglise catholique, suivent la voix de leur conscience droite, peuvent obtenir le salut. Toutefois en vertu de la grâce unique de Dieu en Christ, avec qui ils sont reliés par des chemins que Dieu seul connaît.

Foi et raison

Une autre défi – séculaire celui-là, puisque remontant à la fin du moyen-âge - est le dialogue entre la foi et la raison. L'Eglise a toujours refusé de se replier dans une pure foi fidéiste et frileuse. Elle a engagé le dialogue avec la raison et la science depuis très longtemps, dans la vive conscience de ce que Dieu est à la fois source de toute intelligence et garant de la foi. Le Dieu de la révélation ne saurait contredire le Dieu de la création. L'Eglise a souffert tout au long des siècles du dialogue ardu entre les deux voies d'accès à l'unique Vérité. Elle a vécu pendant des siècles et jusqu'à nos jours au service de la vérification de l'hypothèse suivante : que les deux sources de connaissance de la vérité – la foi et la raison – visent la même réalité ultime et qu'elles doivent converger quelque part, même si c'est au-delà de l'horizon.

Foi et raison ne cessent de s'interpeller mutuellement : c'est leur vocation congénitale. Et c'est la raison d'être profonde de toute université catholique - surtout quand elle est complète et possède toutes les facultés - : elle est fondée sur la conviction qu'il n'y a qu'une seule vérité, indivisible mais accessible par deux voies d'accès complémentaires. L'homme ne voit la réalité intégrale qu'à travers des lunettes à double foyer.

Au cours des siècles ce dialogue a pris d'abord la forme d'un décapage de la foi à partir des découvertes de la science, en particulier de celles des sciences positives. Copernic et Galilée ont démontré qu'il ne fallait pas emprunter à la Révélation des réponses à des questions qui ne pouvaient raisonnablement lui être posées. La foi a passé par de grandes épreuves, mais celui-ci se sont avérées salutaires et purificatrices. Certains – sous le charme des sciences positives et de leurs découvertes - ont cru devoir abandonner la foi. L'incompatibilité entre foi et raison a encore dans quelques milieux universitaires le statut de règle écrite ou du moins non-écrite. Ce qui explique la question d'un journaliste après une interview récente : « *Comment peut-on être tout de même intelligent et croyant ?* », question qui en dit sans doute plus long sur l'interviewer que sur l'interviewé.

Heureusement, l'Eglise ne s'est pas retirée dans un silence mortifère, se refusant au tir de barrage des sciences et de la technique. Elle a su garder ce sens de l'humilité et de la sagesse, qui fait penser à la phrase d'un ami d'Hamlet dans la pièce de Shakespeare : « *Il y a beaucoup plus de choses dans l'univers, mon cher Hamlet, qu'il n'en entre dans ta petite tête* ». L'admiration devant la science ne doit pas faire oublier non plus que toutes ses conquêtes restent des hypothèses à vérifier inlassablement. Et qu'enfin toutes les réponses fournies par les sciences restent des réponses à des questions du type du 'quoi' et du type 'comment'. Elles ne disent rien sur la grande question du 'pourquoi', la question du sens, question qui prendra de plus en plus d'importance à l'avenir. Nous serons capables de faire de plus en plus de choses, mais saurons-nous vraiment pourquoi ?

Il est d'ailleurs révélateur de nos jours, qu'en des matières où auparavant ne se posait guère de problèmes éthiques – les domaines de la politique et de l'économie, du monde de la banque et du commerce international –, chacun commence à se demander s'il peut ou doit faire telle ou telle chose. C'est que, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous sommes en mesure de réaliser plus de choses que celles qui sont permises. Aussi surgit avec une acuité grandissante la question de l'échelle des valeurs. C'est patent en médecine par exemple. Autrefois la science médicale pouvait faire tout ce qu'il était possible de faire, et moralement parlant on pouvait se contenter du serment d'Hippocrate. Maintenant chaque faculté de médecine, chaque clinique, a sa cellule éthique car des choix s'imposent : est-il permis de faire tout ce qu'on est capable de faire, de la fécondation assistée au suicide assisté ?

Vérité et liberté

Vérité et liberté sont deux notions fondamentales dans notre culture et notre société. Et elles souffrent toutes les deux.

L'Eglise a toujours tenu que la vérité est une réalité objective. La vérité n'a pas un nez de cire que l'on peut tourner à sa guise dans tous les sens. Elle est une maison qui est là avant nous. Avant que je ne pense à elle, elle 'est' : elle est réfractaire à toute manipulation, qu'elle soit économique, politique, idéologique. L'homme ne crée pas la vérité, il la découvre. Cela ne signifie pas qu'il est condamné à l'inactivité sur ce terrain, et qu'il n'a rien à faire. Non, dans la grande maison de la vérité, l'homme peut tapisser et ranger les meubles ; il peut les déplacer et les transporter d'une pièce à l'autre. Mais tout cela relève de l'architecture intérieure et ne concerne pas la transformation de la maison elle-même.

L'Eglise a toujours affirmé le caractère objectif de la vérité. Et depuis la Renaissance où la conscience du moi et de la subjectivité s'est éveillée et a graduellement émergé du 'nous collectif', l'histoire a fait son œuvre : l'éveil du sujet est devenu un subjectivisme qui proclame de plus en plus l'homme comme source de la vérité. Cela explique certaines prises de position de la part de l'Eglise ces derniers temps, prises de positions qui, à première vue, semblent se situer entièrement dans le domaine de la philosophie. Comme p.ex. l'encyclique *Veritatis Splendor*. Et en effet l'on peut se demander si les véritables problèmes, ceux qui commandent tous les autres, ne se situent pas d'abord sur le terrain de la philosophie plutôt que sur le terrain de la théologie. Cela semble en tout cas la conviction de quelqu'un comme le pape Jean-Paul II : l'homme ne détient pas la règle du vrai, il est simplement capable d'en prendre la mesure.

Une chose analogue se passe à propos de la liberté. Ici aussi il y a un changement culturel important et un autre défi à l'Eglise. Quelle est en effet la conception qui prévaut à notre époque au sujet de la liberté, celle qui se présente comme moderne ? En fait elle n'est pas moderne du tout, puisqu'elle nous vient du XVIII^e siècle, du siècle des Lumières. C'est qu'il y a deux conceptions de la liberté. L'une est celle de *l'Aufklärung* qui définit la liberté de l'homme comme le droit inaliénable de décider en toute autonomie de ce qu'il fait ou ne fait pas. Pour cela, il doit être *libre de ...* Libre de toute contrainte intérieure ou extérieure, il trouve en lui-même toutes les normes de son agir, uniquement tempérées par cette restriction assez vague de ne pas faire de tort à autrui. Une telle conception de la liberté déconnecte celle-ci de la vérité et d'une échelle de valeurs objectives.

Cette conception de la liberté comme 'être libre de ...' est partout présente et jouit d'un droit de cité presque incontesté. Mais l'homme contemporain – en particulier le jeune – étant en effet libre de tout, sait-il aussi à quoi sert cette liberté ? Parfaitement assuré de sa liberté *de*, il est dans l'ignorance quant à sa *liberté pour...* S'il n'est dupe d'aucune contrainte, il l'est de l'absence de sens.

Le nombre impressionnant de suicides de jeunes dans notre société, n'a-t-il vraiment rien à voir avec cette liberté absolue de contraintes sans savoir pourquoi, et avec cette autre contrainte de devoir vivre dans un désert de sens ? Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'après la nuit tragique de la mort, le petit billet trouvé sur la table du petit déjeuner, ne porte ces mots douloureux : « *Papa et maman, je n'ai manqué de rien : vous m'avez tout donné, mais vous ne m'avez pas dit ce qu'il fallait en faire. Le mode d'emploi, je ne l'ai pas trouvé* ». Il est terrible d'avoir la liberté totale et de ne savoir qu'en faire ?

La différence entre les deux conceptions de la liberté réside essentiellement dans le fait qu'on accepte ou non une transcendance, ou, pour le dire d'une manière quelque peu elliptique mais correcte, dans le fait qu'on accepte Dieu comme Créateur et Père ou non. Je n'ai jamais pu comprendre cet antique dragon qui surgit dans certains milieux intellectuels, le dragon de la soi-disant évidence que, si Dieu existe, l'homme n'a plus le droit de respirer : Dieu l'écrase. C'est Lui ou nous, mais pas les deux.

Cette étrange incapacité de penser inclusivement Dieu et l'homme, cette propension à les penser uniquement dans un rapport d'exclusion, peut surprendre. Il est vrai qu'elle se répercute aussi dans la société où il devient difficile de penser l'altérité de façon inclusive et non exclusive. L'une des situations déteint sans doute sur l'autre !

Mais comment le Créateur écraserait-Il sa créature ? Et comment un diamant pourrait-il dire jamais au soleil : « *Soleil, cache-toi, tu m'écrases !* » ? Au contraire, ne suppliera-t-il pas le soleil de briller de toute son ardeur. Car plus le soleil brille, plus le diamant deviendra diamant. Ainsi en va-t-il de Dieu et de l'homme : plus Dieu est là, plus l'homme devient lui-même. La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant. La théorie de l'incompatibilité entre Dieu et l'homme doit donc provenir d'une autre source que de celle de la philosophie et de la pensée droite. Elle a sans doute sa part d'idéologie.

Te Deum, crucifix, etc.

Mais descendons sur le terrain, un peu plus bas et plus près de chez nous. Les derniers temps, la relation Eglise–Etat fait régulièrement la une dans notre pays. On dit que le paysage a changé et que l'Eglise doit se re-situer par rapport à la société et à l'Etat. Ce n'est pas la

première fois que cela lui arrive : il y a eu beaucoup de moments dans son histoire où la carte était plus ou moins à redessiner. A commencer par l'époque des persécutions par l'empire romain. On n'en est pas là chez nous pour le moment.

Avant tout il convient de dire que l'affaire du *Te Deum* et des crucifix dans les tribunaux ne mérite pas de la part de l'Eglise une croisade pour protéger les 'lieux saints'. L'Etat a le droit de prendre ici des décisions. L'Eglise les respectera, car elle est profondément attachée à la démocratie. Elle ne '*pleurera pas sur les bords des fleuves de Babylone*' dans le cas d'un éventuel changement. Elle conserve néanmoins le droit d'avancer sous forme de question cette simple idée : n'y a-t-il pas là un petit black-out dans la mémoire historique, un obscurcissement de la sensibilité culturelle et symbolique ? A moins qu'il n'y ait une petite pointe d'idéologie, ce que personne évidemment ne pense. Soit donc : ni croisade, ni lamentations. Mais, comme le demande saint Paul, l'Eglise continuera à prier pour le pays et son roi, et elle gardera précieusement la croix, titre de gloire et source de vie pour les croyants et pour tous les hommes de bonne volonté : symbole d'un innocent injustement condamné par les hommes.

Organisation de la vie publique et convictions privées

Un souci plus préoccupant est le fossé grandissant entre la manière dont l'état organise par des lois la vie publique par ses lois et les convictions privées de ses citoyens. Dans ce contexte, la situation de l'Eglise dans notre société est de moins en moins telle que les lois et l'organisation de la vie publique lui offrent un appui. La loi, en effet, perd de plus en plus son caractère pédagogique et éducatif. Pour une large part, elle est devenue un plus grand commun diviseur, défini statistiquement à partir des dernières élections ou de la dernière enquête quant à l'opinion publique : elle est donc ponctuelle et sujette à des changements ultérieurs. Plutôt que de se référer à la vérité et à une échelle objective de valeurs, elle devient la résultante d'une multitude d'intérêts individuels. Que l'on songe à l'éthique majoritaire – même simplement majoritaire d'un point de vue politique – en matière de protection de la vie en début et en fin de vie, en matière de réglementation du mariage et de la vie familiale ou de manipulation de l'embryon humain. Une telle société ne manque-t-elle pas vraiment de vision et de projet pour se limiter à des ajustements procéduraux à introduire successivement dans le code civil et pénal ?

En l'absence d'un consensus éthique de base partagé par une large majorité des citoyens, on est obligé de colmater les brèches par une législation toujours insuffisante à assurer la conduite morale des citoyens : il faut multiplier les lois et les compléments aux lois, ajouter de nouvelles dispositions pénales pour ceux qui les enfreignent. L'un et l'autre code se transformeront ainsi graduellement en véritables encyclopédies qui requerront des ordinateurs pour venir en aide à une mémoire humaine normale. Et la société devient une société de juges et d'avocats.

Seul un consensus de base sur les grands principes de la morale et sur un code de valeurs essentielles peut fournir ici la solution. N'est-il pas grand temps d'en appeler aux écoles et à tout notre système éducatif – de la maternelle à l'université – afin qu'ils promeuvent de toutes leurs forces l'enseignement et l'initiation pratique aux grandes valeurs fondamentales sur lesquelles toute vie en société est basée, comme p.ex. le sens civique, le respect de la vérité, la solidarité, la fidélité à la parole donnée, la justice, le respect de l'homme dans sa valeur unique, le sens du service par le décentrement vis-à-vis de soi et de ses intérêts hyper-individuels, la résistance à l'esprit de consommation effrénée et aux sirènes

du cocooning. L'Eglise, pour sa part, croit toujours que la base morale qui peut fournir les assises d'une société vraiment humaine et 'humanisante', reste le décalogue de Moïse, enrichi par la morale de la surabondance qu'est venu apporter le Christ.

Celui qui annonce est-il vraiment intolérant ?

En écoutant cela, certains de nos contemporains pourraient manifester leur allergie croissante à toute prétention de l'Eglise de posséder la vérité et de vouloir la proclamer publiquement. Bien qu'ils reconnaissent pleinement la liberté religieuse, ils sont incommodés chaque fois que des individus ou des groupes font publiquement part de leurs convictions. On souhaiterait en particulier que l'Eglise ne s'exprime plus à haute voix et en plein air, ou beaucoup moins, mais se limite à son propre aréopage de croyants. Il est vrai que, dès qu'elle se risque à des prises de position publiques – que ce soit au sujet de l'avortement, de l'euthanasie, des formes alternatives de la vie en commun à assimiler ou non au mariage –, le seul fait qu'elle parle est déjà perçu comme une contrainte morale injuste, un manque de respect vis-à-vis de ceux et celles qui ne partagent pas ces convictions.

Finalement, nous arriverons à un point tel que toute référence à une autorité autre que celle qui est élue et contrôlée démocratiquement – que ce soit l'autorité de Dieu ou celle de l'Eglise – sera jugée contraire à la tolérance. Ce qui serait évidemment inacceptable pour des croyants.

Certes les chrétiens doivent-ils apprendre comment évangéliser sans véhiculer d'intolérance. Apprendre comment l'Evangile peut être annoncé dans un milieu où se côtoient tant de convictions philosophiques, tant de formes de foi et de croyances différentes. L'Eglise devra apprendre enfin comment le souci légitime de ne pas blesser les autres dans leurs convictions, n'aboutira pas à la plonger elle-même - par gêne ou par peur - dans l'indifférence, le relativisme ou la paresse.

Il s'agira pour l'Eglise de susciter des évangélistes qui soient transparents, qui sachent témoigner dans l'humilité et la sérénité, qui soient gratifiés d'une harmonie sans faille entre leur vie et leur parole, entre leur être et leur paraître. Mais il est heureusement vrai aussi que l'Evangile est par lui-même assez puissant pour se frayer un chemin vers le cœur de ceux qui l'écoutent et pour le changer. Le Christ n'a-t-Il pas dit qu'Il possède des paroles de vie ? C'est tellement vrai que, sur un grand nombre de problèmes éthiques qui fournissent aujourd'hui des sujets de controverse brûlants, l'Eglise n'est de loin pas la seule à défendre les positions qui sont les siennes en la matière. Beaucoup d'autres se situent sur la même longueur d'onde, pourvu que sa parole soit purifiée des scories qui peuvent encrasser le pur minerai de son message moral.

L'Eglise et l'Etat

Venons-en au problème qui remonte régulièrement à la surface dans les journaux ces derniers temps, celui de la relation Eglise-Etat dans notre pays.

Personne ne mettra probablement en doute l'indépendance de l'Etat par rapport à l'Eglise ou l'inverse. L'indépendance de l'Eglise par rapport à l'Etat est d'ailleurs garantie par la Constitution. Rares sont ceux d'ailleurs qui veulent la totale séparation. Il y a à cela dans notre pays des raisons historiques et culturelles qui ont leur vérité et leur poids. Mais il y

a aussi une raison anthropologique et sociale à ce refus, surtout si celui-ci devait prendre la forme d'une tendance à reléguer entièrement la religion dans le domaine de la vie privée.

La religion refuse d'être parquée ou cantonnée dans le domaine privé du foyer ou des bâtiments du culte. Dieu doit pouvoir être servi aussi en plein air. De plus l'appartenance religieuse ne se limite pas à la conviction intime et personnelle : elle se traduit aussi dans un engagement en société. Qu'on pense au monde de l'enseignement, aux institutions chrétiennes de soins, aux initiatives en faveur des pauvres, des immigrés, des sans-papier, aux mouvements d'adultes et de jeunes et à l'urgence pour la société contemporaine d'aider les hommes dans la recherche de sens.

Limiter la religion au seul domaine du culte est faux et donc inacceptable. La foi inspire des œuvres autres que le culte, comme l'affirmait déjà saint Jacques : « *La foi sans les œuvres est morte* ». Dans ce contexte, il est irrecevable aussi de limiter le nombre des membres de l'Eglise au nombre de pratiquants dominicaux un simple dimanche d'octobre p.ex. Le baptême reste le fondement de l'appartenance à l'Eglise. Et enfin est-il bien vrai que l'Eglise est minoritaire dans notre pays ? « *Il semble, note encore René Remond, que le sociologue a tort d'adopter les critères mêmes de l'Eglise pour apprécier l'étendue de son influence et de privilégier presque exclusivement les taux de pratique. Pourquoi, dit-il, appliquer au religieux des critères somme toute plus stricts que ceux adoptés pour les autres faits d'appartenance sociale. Comparons avec les partis politiques, continue-t-il, personne n'a l'idée de limiter leur rayonnement à la seule assiduité de leurs militants aux réunions. Et l'on ne mesure pas l'intérêt pour le football au nombre de ceux qui le pratiquent ou adhèrent à un club, mais à l'audimat réalisé lors d'une Coupe du Monde* » (ibid. p. 35).

On s'abstiendra donc de parler d'une religion minoritaire en se basant sur le seul critère de la pratique dominicale régulière. Beaucoup restent unis à l'Eglise par les liens intermittents des rendez-vous saisonniers lors des 'quatre grandes saisons de la vie', la leur et celle des autres.

Finances

Venons-en aux finances. Le système en vigueur peut avoir ses inconvénients ; il a aussi ses avantages. Dans d'autres systèmes - pratiqués chez certains de nos voisins -, on exige du citoyen qu'il déclare lui-même à qui il destine une part de ses impôts. Il doit révéler à l'Etat un élément qui appartient à la sphère strictement privée : son appartenance religieuse ou philosophique. Pareil système est-il préférable à la situation en vigueur ? Si chaque citoyen doit faire cette déclaration chaque année à nouveau, le système induira presque fatalement l'obligation pour les Eglises d'organiser une sorte de campagne électorale ou de publicité avec tout ce qui en découle.

Ensuite, si, dans la déclaration, l'on ne tenait compte que des secteurs de la vie en société dont on profite personnellement, que deviendraient les maisons de culture, les musées, les théâtres, les installations de sport ou les activités artistiques qu'une majorité de gens ne fréquentent jamais ?

L'Eglise ne demande pas de privilèges. Elle demande qu'on la traite selon ce qu'elle représente objectivement pour la société. On fait très souvent état des sommes qui passeraient à l'Eglise catholique de ce pays. Qu'on dise une fois pour toutes exactement combien d'argent va au culte, aux salaires des prêtres, aux fabriques d'Eglise ! Et combien d'argent est destiné à

l'entretien des églises en tant que monuments, et non d'abord en tant que lieux de culte. Seul un petit groupe de spécialistes y voit clair pour le moment, ce qui rend possible que soient lancés des slogans comme : « *L'Eglise catholique reçoit 95 % de ce que l'Etat donne aux cultes, alors que seulement 10% des belges pratiquent régulièrement* ». Qu'on fasse simplement la clarté en ce domaine.

Car voici la question fondamentale, celle qui est sous-jacente à toutes les autres. Quel est aujourd'hui l'apport de la religion à la vie en société ? Nous vivons dans une société pluraliste, où la religion est davantage privatisée qu'en des temps révolus. Mais elle est loin d'être privatisée entièrement ou dans un sens absolu. Car, en vertu de leur conviction religieuse, beaucoup d'hommes et de femmes de notre temps aident grandement à la construction de notre société. La religion joue toujours un rôle immense dans les domaines de l'éducation, de la santé, de la promotion culturelle, du souci des pauvres. L'existence d'un grand nombre d'associations de tout genre sur le terrain des 'intermédiaires', le prouve massivement. Sans parler des centaines de milliers de bénévoles. Et voici la question : dans quelle mesure et jusqu'à quel point la société veut-elle reconnaître – à côté du culte - le service social et culturel rendu par l'Eglise catholique ainsi que par les autres Eglises et convictions philosophiques, et comment veut-elle traduire cette reconnaissance en une aide matérielle et financière ?

Toujours dans ce contexte, il me semble qu'il circule de nos jours une double notion de laïcité. La première pourrait s'appeler une *laïcité fermée*. Elle semble proposer que l'Etat ne subsidie que ce qui est neutre et pluraliste, ce qui n'a pas de couleur. Comme si le gris p. ex. n'était pas aussi une couleur, fût-elle grise. D'un autre côté, il y a une *laïcité ouverte*. Elle reconnaît que tout ce qui contribue à l'humanisation de l'homme, dans le respect de l'ordre moral et civil, est digne d'être soutenu et subsidié de la part de l'Etat. Cette laïcité est parfaitement acceptable par des croyants.

Les chrétiens dans la société : le levain dans la pâte.

Comment les chrétiens se situent-ils dans la société ? Un texte tiré de *Lettre à Diognète* et qui date de la fin du deuxième siècle (190), le formule admirablement :

« Les chrétiens ne se distinguent des autres ni par leur lieu d'habitation, ni par leur langue, ni par leurs usages. D'ailleurs ils n'habitent nulle part dans leurs propres villes, ils ne parlent pas de dialecte spécial, ils ne mènent pas une vie à part ... Car ils habitent dans les cités des Grecs et d'autres peuples, selon que le sort en a décidé, et ils suivent chacun les usages de leur pays pour ce qui est des vêtements, de la nourriture et des conditions d'existence... Ils habitent dans une patrie, mais comme des étrangers qui s'y seraient établis. Ils ont tout en commun avec les autres en tant que citoyens, et ont à subir toutes sortes de tracasseries comme des étrangers. Chaque pays étranger est leur patrie et leur patrie leur est comme un pays étranger. Comme tous les autres gens, ils se marient et ont des enfants, mais ils ne tuent pas l'enfant à naître ; leur table est commune mais pas leur lit. Ils sont dans la chair mais ils ne vivent pas selon la chair. Ils habitent sur la terre, mais leur vraie patrie est au ciel. Ils obéissent aux lois en vigueur, mais ils dépassent les exigences des lois par leur style de vie. Ils aiment tous les hommes, mais ils sont souvent persécutés par tous. Ils sont méconnus et jugés, ils sont mis à mort et ils vivent à nouveau. Ils sont pauvres et enrichissent beaucoup ; ils peuvent manquer de tout et ont pourtant tout en abondance... Ils sont calomniés mais cela tourne à leur justification. Ils témoignent de respect pour les autres. Tandis qu'il font le bien, ils sont souvent traités de malfaiteurs ... Pour le dire

simplement : ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue dans toutes les parties du corps, les chrétiens dans toutes les villes du monde. L'âme habite le corps, mais elle n'appartient pas au corps ; les chrétiens habitent dans le monde, mais ils n'appartiennent pas au monde. L'âme invisible se cache dans le corps visible ; les chrétiens, s'ils sont visibles dans le monde, leur foi est invisible ... ».

Est-ce qu'il y vraiment beaucoup à changer à ce texte ou à compléter ? Je ne le crois pas.

L'évangile de l'espérance

Peut-être tout de même ceci. Le principal service que l'Eglise peut rendre à la société actuelle, ne serait-ce pas la proclamation joyeuse et forte *de l'Évangile de l'Espérance* ? Indiscutablement, nous vivons dans une société dépressive.

Il semble que quand la foi faiblit, bien des choses se mettent à vaciller : l'horizon se rétrécit, la visibilité baisse, l'angoisse se présente sur le pas de la porte. On risque de devenir pragmatique et cynique. Quand l'amour disparaît, le monde prend froid et il devient inhospitalier. Mais quand c'est l'espérance qui s'en va, tout se désagrège : il n'y a plus d'avenir. Pour la société, le déclin de l'espérance ne signifie pas seulement l'infarctus, mais l'arrêt cardiaque.

Au cours des siècles, l'Eglise a pu présenter à la société ses lettres de créanc, riches et variées : dans le domaine de l'enseignement, des soins de santé, de la promotion de la morale, de la recherche de sens, de l'art et de la culture. Mais aujourd'hui ses véritables lettres de créance ne seraient-elles pas l'humble cadeau de l'espérance ?

Mais un cadeau offert avec humilité. Tout au long de l'histoire de l'Occident, l'Eglise a grandi : en pouvoir, en prestige, en nombre et en influence. Pendant de longs siècles. Mais dans plusieurs pays d'Europe, l'Eglise devient maintenant minoritaire ou du moins se trouve-t-elle dans une situation de majorité qui s'effrite. Elle s'appauvrit en personnel, en moyens financiers et autres, en pouvoir et en prestige extérieur. C'est un sujet de préoccupation et même de tristesse pour beaucoup de chrétiens.

Dieu, que veut-Il donc faire avec nous ? Nous fait-Il entrer dans une sorte d'exil de Babylone, comme Il le fit jadis avec le peuple d'Israël ? Sur les bords des fleuves de Babylone, le prophète Daniel disait : *« Seigneur, nous n'avons plus rien : plus de chef, plus de prophète ni de prince, plus de sacrifice, ni d'encens, ni d'oblation, pas même un lieu où T'offrir les prémices pour trouver grâce devant Toi ! »* (Dn 3, 38). Ces mots s'appliqueraient-ils aussi à notre époque ? Nous sommes en tout cas devenus pauvres.

Mais il ne faudrait pas oublier que c'est précisément au cours de l'exil que les prophètes ont écrit leurs plus beaux textes, les plus tendres, ceux qui parlent de l'amour maternel de Dieu. La chose pourrait se reproduire aujourd'hui. Et le même Daniel ajoute : *« Mais, Seigneur, grâce à tout cela nous avons obtenu une âme brisée et un esprit humilié, qui sont agréés devant Toi »* (3, 39) . N'avons-nous pas trop pensé, à l'époque où tout nous était donné, que nous étions capables de faire notre salut et celui du monde par nos seules propres forces, Dieu n'étant là que pour le dernier coup de pouce ? Si, par cette situation de pauvreté, Dieu voulait nous apprendre que nous avons besoin de Lui. Si Dieu, à travers toutes

ces aventures qu'Il nous donne de vivre, voulait nous accorder la grâce d'être acculés à espérer en Lui ! Et le monde avec nous !

Quoi qu'il en soit, nous ne survivrons que par la qualité de notre foi, de notre amour et surtout de notre espérance. Ce sera moins par le pouvoir et le prestige, par le paraître, que par l'être. Ce sera peut-être par le travail silencieux de la semence dans le sol en attendant le soleil. Ou aurions-nous oublié que le Christ, pour parler de l'impact des chrétiens dans le monde, n'a pas cru pouvoir faire autrement qu'en recourant à des images peu agressives ? Il parle du sel qui est irrésistible mais qui ne force rien, du levain qui fait monter la pâte mais en silence ou de la lumière qui se répand partout sans blesser personne. C'est par la qualité de leur être profond que la foi et l'Eglise assureront leur avenir. C'est en étant un 'concentré d'espérance', comme le grain de blé tombé en terre.

+Godfried Cardinal Danneels
Archevêque de Malines-Bruxelles.